

---

## Cap au Nord, introduction subjective à l'Odysée arctique

---

Cap au Nord. Nous embarquons pour l'Arctique et son puissant imaginaire. Bien que lointain, nous côtoyons son univers dès l'enfance. En 1985, Playmobil sortait une série avec Inuits, igloos, chiens de traîneaux, kayaks, phoques et ours polaires. L'année suivante, la série était complétée par des scientifiques en mission polaire (plutôt antarctique) avec appareils photo, caisses de matériel, tentes, motoneiges et laboratoires. Depuis, des jouets autour de cette thématique sont régulièrement proposés et actualisés mettant en avant des dinosaures — des mammouths chez Lego — qu'on retrouve congelés, prêts à être ramenés à la vie, et des bases cachées pleines de technologies et de canons, dans un univers alternant entre James Bond et Jules Verne.

À toutes ces images, il faut encore ajouter les aurores boréales, les icebergs et bien sûr le père Noël dont la localisation de la maison fait l'objet de controverses. Les habitants de Rovaniemi vous démontreront qu'il est chez eux, ne pouvant être au pôle Nord où il n'y a pas assez de nourriture pour les rennes. Les auteurs du Grand Nord sont aussi très présents dans nos librairies, en particulier dans les rayons consacrés aux polars.

L'intérêt en Europe pour la région n'est certes pas nouveau, en témoigne l'engouement suscité par les explorations polaires et par ses aventuriers. En 1926, l'Italien Umberto Nobile et le Norvégien Roald Amundsen sont les premiers hommes reconnus comme ayant atteint le pôle Nord, exploit réalisé depuis le dirigeable Norge parti de Rome. En 1937, un avion soviétique s'y pose, alors qu'un Britannique l'atteint en traîneau en 1969.

Au-delà de ces représentations, dont certaines relèvent du cliché et d'autres ont mal vieilli, l'Arctique bouge. Le changement climatique impacte fortement la région qui se réchauffe plus vite qu'ailleurs — quatre fois plus vite d'après le dernier rapport du GIEC. Neiges et glaces fondent, transfor-

mant l'environnement, segmentant les territoires. Parmi les nombreuses conséquences de ces évolutions, deux attirent les regards du monde entier, d'autant qu'elles entrent fortement en résonance avec la guerre menée en Ukraine. D'abord, l'utilisation du fameux passage du Nord-Est, permettant de relier les ports européens à ceux d'Asie en évitant de passer par le canal de Suez et en réduisant, sur le papier, de 30 % la distance entre les Pays-Bas et le Japon. Même si la route est essentiellement utilisée pour du trafic de destination, et non du transit international, lequel reste très faible, cet axe fait fantasmer les rivages arctiques qui se voient comme de futurs *hubs*, à l'instar de Kirkenes. D'importants investissements sont réalisés pour accompagner son développement, notamment par la Russie qui s'équipe d'une flotte de brise-glaces à propulsion nucléaire. L'exploitation du sous-sol suscite également la convoitise d'industriels du monde entier — pétrole, gaz, terres rares, uranium : l'Arctique ne manque pas de ressources, certaines exploitées depuis longtemps, d'autres non pour des raisons de rentabilité ou de risques. Ce sont d'ailleurs ces dernières qui ont presque toujours attiré les hommes, à la recherche de baleines, de fourrures ou de minerais lesquels expliquent à eux seuls l'installation humaine au Svalbard.

Groenland, Islande, îles Féroé, Svalbard, mais aussi Norvège et Danemark «continentaux», notre itinéraire est profondément européen. L'occasion de rappeler que l'Europe a toute sa place dans cette région du monde et qu'elle a une stratégie à y définir, comme l'ont déjà fait les autres grandes puissances qui y investissent massivement. Nous voyagerons donc entre l'Arctique américain du Canada et des États-Unis (Alaska) et celui des Russes que nous visiterons à une unique reprise, en passant par le port jusque-là incontournable de Mourmansk. Politiquement, l'espace est assez désuni, créant une certaine fragilité dans un monde où les risques d'affrontements s'accroissent. Ainsi dans notre itinéraire, seules deux villes sont dans l'Union européenne (Copenhague et Rovaniemi), et cinq dans l'espace Schengen (en ajoutant Reykjavík, Tromsø et Kirkenes). Les territoires traversés ont des statuts bien spécifiques, conférant à leurs habitants une large indépendance. Le royaume du Danemark est ainsi composé de trois pays constitutifs, que sont le Danemark, le Groenland et les îles Féroé. Ce dernier archipel est un territoire associé à l'Union européenne où les citoyens n'ont pas la citoyenneté de l'Union, contrairement à ceux du Groenland, territoire d'outre-mer associé à l'Union européenne, dont il a fait partie entre 1973 et 1985. L'Islande est quant à elle indépendante du Danemark depuis 1944. Le territoire au statut le plus étonnant est celui de l'archipel du Svalbard, qui a été attribué en 1920 à la Norvège, mais avec de nombreuses clauses interdisant par

exemple la militarisation des îles ou donnant à tous les États signataires du traité le droit d'exploiter les ressources sur place. Jusqu'à la fin de l'URSS, les Russes y étaient d'ailleurs majoritaires. Avec la hausse des tensions liée à la guerre en Ukraine, les pays se tournent vers l'OTAN, que la Suède et la Finlande ont demandé à rejoindre (Danemark, Islande et Norvège en sont membres depuis 1949).

La très faible densité de population est l'une des premières caractéristiques de la région et est une donnée géostratégique majeure. Les villes de notre itinéraire, bien que presque toutes très petites, ont une grande importance, étant le seul point, la seule base pour le contrôle des espaces environnants, quand elles ne sont pas de purs isolats. Elles concentrent ainsi toutes les activités et les infrastructures, assurant les fonctions de capitales administratives et économiques. Si la taille des villes est modeste, la plupart réunissent néanmoins une grande partie de la population — une macrocéphalie bien plus grande qu'en France. En dehors des villes, les territoires sont peu peuplés : environ 56 000 habitants au Groenland, 52 000 aux îles Féroé, 364 000 en Islande. L'aménagement et le contrôle politique des territoires sont donc limités géographiquement, d'autant que certains sont gigantesques, à commencer par le Groenland, qui fait presque quatre fois la superficie de la France métropolitaine. Sur ces terres, des peuples autochtones (sauf en Islande et aux Féroé qui n'étaient pas peuplés avant les colonisations européennes qui commencèrent au X<sup>e</sup> siècle) tentent de maintenir leur identité culturelle et leurs traditions malgré les dégâts immenses causés par la colonisation et par leur marginalisation. Les habitants les plus jeunes ont souvent tendance à quitter leurs régions pour se rendre des Féroé vers le Danemark ou de Rovaniemi vers Helsinki d'ailleurs considérée comme la plus grande ville samie du pays. À l'inverse, d'autres populations convergent vers l'Arctique, mais pour une brève période, pour mener à bien un projet économique ou scientifique — comme certains des auteurs de l'ouvrage. Elles viennent d'Europe, mais aussi d'Asie du Sud, les communautés philippines ou thaïlandaises étant maintenant relativement importantes à Nuuk ou Rovaniemi.

Le traité de l'Antarctique (1959), complété par le protocole de Madrid (1992), a dédié toutes les terres au sud du 60<sup>e</sup> parallèle à la science, à la paix et à la préservation de l'environnement et de la biodiversité. Rien de tel au nord, où tous les territoires sont sous la souveraineté des États-nations qui les administrent jusque-là plutôt en bonne intelligence. La guerre en Ukraine met à mal les coopérations historiques dans la région. Dans le passé, quelques coups d'éclat ont fait les gros titres de la presse. En 2007,

un sous-marin russe est ainsi allé planter un drapeau en titane au pôle Nord — par 4 261 mètres de fond, faisant s'indigner les voisins qui y voyaient là un acte revendicatif. Le président des États-Unis a quant à lui proposé en août 2019 d'acheter au Danemark le Groenland. Piqué à vif par le refus de son offre, il a annulé le déplacement prévu à Copenhague. La Chine est aujourd'hui également un acteur très actif dans la région, cherchant à placer partout ses pions : elle s'est positionnée pour faire financer trois nouveaux aéroports groenlandais (à Nuuk, Ilulissat et Qaqortoq) et ainsi créer une dette, premier pas vers une nouvelle dépendance, ce que les États-Unis ont finalement évité par l'intermédiaire de Copenhague. Ils tentent de leur côté de maintenir leur emprise sur l'île sur laquelle ils possèdent des infrastructures militaires depuis la Seconde Guerre mondiale. C'est dans cet environnement bien spécifique que nous entraîne notre itinéraire arctique, au plus près du terrain, des rues et des habitants. Mondialisation, changement climatique, géopolitique ne manqueront pas de s'y retrouver.

## Pia Bailleul

### **Le Mans** **Ville d'attache** 1991-2022

Ancien site de production de Renault et haut lieu des rassemblements automobiles, la ville du Mans dans laquelle je grandis façonne mon intérêt pour les questions industrielles et ouvrières. Après dix années d'études, j'y reviens accompagnée, des envies familiales et projets professionnels plein la tête.

### **Paris** **Ville de la thèse** 2015-2020

Je m'installe à Paris pour effectuer mon master puis mon doctorat d'anthropologie, réalisé au sein du Laboratoire d'ethnologie et sociologie comparative (LESC) et auprès du musée du quai Branly. Je me passionne pour la région sud-groenlandaise et me spécialise dans le domaine de l'anthropologie politique et industrielle.

### **Qassiarsuk** **Terrains ethnographiques** 2016-2019

Dans le cadre de ma formation universitaire, je passe douze mois au Groenland. Je séjourne à Qassiarsuk, Narsaq et dans d'autres hameaux sud-groenlandais dans le but d'étudier l'histoire et l'établissement de l'industrie minière. Je vis chez l'habitant et tombe sous le charme de cette région atypique.

## Qassiarsuk

Nuuk

Reykjavík

Tórshavn

Copenhague

Tromsø

Longyearbyen

Mourmansk

Kirkenes

Rovaniemi

Pour ses étendues herbeuses qui accueillent moutons et prairies gérés par une vingtaine d'exploitations agropastorales, le village sud-groenlandais de Qassiarsuk est surnommé «le jardin du Groenland». Il se tient en bordure du fjord Tunulliarfik sur une péninsule qu'il partage avec la ville de Narsaq, distante de cinquante kilomètres, et fait face au hameau aéroportuaire de Narsarsuaq, situé à dix minutes de bateau. Il s'agit pour le moment de l'un des deux aéroports principaux du pays, mais il va se voir remplacé par une piste neuve construite à Qaqortoq, le chef-lieu communal. Les quatre-vingts habitants de Qassiarsuk y élèvent brebis et bœufs, et certains cultivent la pomme de terre et le chou pour leur consommation personnelle ou la vente locale. Le climat subpolaire, caractérisé par ses étés chauds et ses doux hivers, ne permet le déploiement de cette production que dans le Sud du Groenland. Celle-ci contribue à l'originalité de Qassiarsuk, seul village du pays à en avoir fait son activité principale, mais



# QASSIARSUK, ENTRE FJORDS ET MONTAGNES

≈ 70 HABITANTS





désormais soumis à de nouvelles influences. Depuis dix ans, des projets miniers et l'intensification du tourisme, soutenus par la région qui vit pour le moment de cette industrie ainsi que du secteur halieutique, questionnent en effet la pérennité de ce mode de vie. À ces dynamiques s'ajoute le réchauffement climatique qui impacte fortement le territoire. Début 2018, c'est pour découvrir cette pratique singulière au Groenland que j'arrive à Qassiarsuk dans le cadre de mon doctorat d'anthropologie, et loge durant les mois de février et mars chez Piitaaq et Naasu Lund, exploitants de la ferme Inneruulalik. En participant à leurs activités et à force d'échanges avec eux, j'apprends à connaître ce territoire et c'est sous leur patronage que je rencontre ses résidents. L'été venu, je séjourne dans une autre ferme, chez les Frederiksen, et partage auprès d'eux le quotidien estival de Qassiarsuk. C'est ainsi accompagnée que je me familiarise avec le tissu social des lieux, et c'est au rythme des saisons que je prends la mesure des mutations qui touchent ce village.

•

### Qassiarsuk, une vie de mouton

Lorsque Piitaaq m'emmène en quad de l'aéroport au domaine agropastoral d'Inneruulalik le jour de mon arrivée, j'ambitionne naïvement de rencontrer l'ensemble des résidents de Qassiarsuk. Mais le lendemain, après quatre heures de randonnée dans la neige de ce mois de février pour rejoindre le bourg, situé une dizaine de kilomètres plus loin, je me rends à l'évidence. Le manteau neigeux qui recouvre l'unique chemin de graviers reliant l'ensemble des fermes au village, la *tractor road*, annihile toute possibilité de déplacement pour moi. Je ne parviens pas à m'orienter dans cette étendue blanche et vallonnée et appréhende ainsi d'abord Qassiarsuk par son absence. Je reste à la ferme en compagnie de Piitaaq, tandis que Naasu passe la semaine avec les enfants dans la ville voisine de Narsarsuaq, où elle travaille. Entre les balades autour de la propriété qui m'émerveillent chaque jour un peu plus, et les après-midi à regarder la série *Vikings* avec Piitaaq pour tuer l'ennui, je participe aux travaux de la ferme avec lui. J'assiste ébahie aux violents coups de hache qu'il donne pour casser les ballots de foin collés par le gel, je repousse les appels du museau des moutons lorsque je passe dans leurs rangs les bras chargés de foin, et je nettoie pendant des heures la bergerie. À mon échelle, je ressens une forme d'épuisement physique et mental à la répétition de ces soins quotidiens aux bêtes. Nos quelques sorties ne suffisent pas à soulager Piitaaq de cette charge mentale. La fatigue, l'ennui et la solitude du confinement que nous partageons me

font prendre conscience de la place centrale que tient l'activité agropastorale dans le quotidien des habitants de la péninsule. Cet isolement est renforcé par l'éloignement des grands espaces, nécessaire pour abriter les prairies, les habitations et les infrastructures productives. Si l'été la *tractor road* permet de franchir les distances, j'expérimente moi-même la difficulté de marcher dans la neige ou de conduire le quad et le tracteur sur le verglas en ces conditions hivernales qui allongent les distances et transforment cet environnement en véritable frontière.

Et pourtant, la tenue d'une soirée bingo dix jours après mon arrivée semble soulager Qassiarsuk de son enveloppe neigeuse et suspendre notre quotidien. Après l'absence, je suis exaltée à l'idée de découvrir, enfin, le bourg et ses habitants. Piitaaq embarque les enfants sur un quad, et Naasu et moi en prenons un second pour parcourir en quarante-cinq minutes la dizaine de kilomètres qui nous en séparent. Mes yeux ont beau chercher, aucune pancarte, voie ou monument n'accroche mon regard pour m'aider à me repérer. Parfois les engins sont stoppés, et j'écoute avec frénésie les échanges du couple pour tenter de répondre à cette simple question, «Où se trouve le chemin?», en admirant leur capacité à projeter la cartographie d'une autre saison sur ces étendues. Nous entrons dans le bourg par l'extrémité sud et suivons son unique et courte rue, déserte. Nous dépassons les quatre bâtiments jaunes du relais médical, ainsi que la pompe à essence et la petite boutique du distributeur alimentaire Pilersuisoq, unique lieu de ravitaillement qui vend produits frais et secs importés du Danemark. Derrière, j'aperçois un ponton qui fait office de port, et je sens aux secousses du quad que nous abordons la route goudronnée. En suivant ses quelques circonvolutions, nous croisons l'auberge touristique (uniquement ouverte l'été), l'école, le bâtiment administratif et la dizaine de maisons qui composent le village. Nous ne rencontrons personne, et la bande de sept kilomètres qui forme Qassiarsuk m'apparaît alors comme dépeuplée. En voyant la vingtaine de motoneiges et quads garés devant la laverie qui abrite notre soirée, je comprends où sont passés les habitants, et prends la mesure de la dispersion de l'habitat. Au fil des discussions, j'apprendrai que la quarantaine de participants, la moitié des résidents du village, travaille dans l'industrie agropastorale et a parcouru jusqu'à quinze kilomètres pour assister à la soirée. Je réalise alors que si Qassiarsuk m'a semblé si nue, c'est parce que la majeure partie de ses acteurs n'habitent pas dans le bourg, mais dans les fermes périphériques.

Nous dînons une salade de riz avec petits pois et dés de jambon, du mouton local et gratin dauphinois, puis un épais gâteau au sucre. Naasu,

Piitaq, leurs enfants et moi-même nous trouvons à la table des jeunes et trentenaires, tandis que des femmes quarantennaires et des couples de personnes âgées occupent le reste de la salle. Mes voisins m'apprennent que le café du village est rarement ouvert en dehors de la saison touristique en raison des coûts que cela entraînerait, et que l'école et la laverie font office de lieux de rencontre pour les résidents d'octobre à mai. Je ressens ainsi l'effervescence qui règne dans la pièce, où chacun se partage les dernières nouvelles des parents et des animaux en cette saison qui amenuise les contacts. Après le repas, tout le monde verse un prix (ustensiles de cuisine, paquets de condiments et autres produits à bas coût) ou un billet de 100 couronnes danoises (13 euros) que les chanceux gagneront. Les férus du jeu réclament le silence, et les chiffres s'enchaînent. Une personne lit les nombres qui sortent au hasard et chacun, penché sur sa grille, trépigne d'impatience. À partager cette soirée avec eux, la consistance et la densité du réseau socio-économique des lieux m'apparaît soudain. Les *savaate-qarfimiut* — résidents des fermes<sup>1</sup> — réunis me font ressentir Qassiarsuk non pas en tant que village, mais en tant que communauté agropastorale rassemblée, le temps d'un bingo, dans ce bourg.

### • **Regarder dans les yeux le réchauffement climatique**

Je profite de la fonte du mois de mars pour explorer à pied des kilomètres de la *tractor road*. Je découvre, un peu intimidée, que cet unique chemin traverse les exploitations. Percevant mes hésitations, les exploitants m'invitent à l'emprunter et m'affirment qu'en dépit de leurs clôtures, les fermes sont des lieux ouverts. Chacun peut, au fil de la *tractor road*, rendre visite à ses voisins en suivant simplement le chemin. C'est ainsi que je parcours régulièrement la portion qui relie Inneruulalik à Issormiut et Sillisit, et m'enfonçe parfois dans les terres vers Kangerlua. Ces paysages alliant fjord, collines qui ne dépassent pas les 500 mètres d'altitude, lacs et prairies en renaissance m'enchantent et me permettent de saisir par le corps et l'émotion l'espace dédié aux moutons. De juin à septembre, ils envahiront ces lieux. Mais pour le moment, les clôtures de bois et de fils barbelés ou électriques n'enferment personne. Les fermiers m'expliquent néanmoins

<sup>1</sup> La langue parlée dans le Sud est le dialecte *qavak*, proche de la langue nationale du pays, le *kalaallisut*.



↑ © Amandine Maria

que ces barrières ont un rôle essentiel, tout le long de l'année, car elles matérialisent la répartition tournante des terres. En effet, la majeure partie des prairies est gérée collectivement par l'Association des travailleurs du bétail qui rassemble les exploitants et leur permet de s'organiser sur un plan corporatiste, tout en assurant l'attribution quadriennale. Ce mécanisme vise à maintenir un équilibre écologique et socio-économique dans le contexte d'altération générale des herbages à cause du réchauffement climatique. L'assèchement et le renforcement des vents entraînés par ce phénomène altèrent les prairies, dont le rendement diminue d'année en année d'après les éleveurs. Cette gestion commune des terres permet de laisser au repos certaines zones pour qu'elles se régénèrent, d'en attribuer d'autres aux éleveurs ayant des champs dégradés, et d'en dédier à la pâture collective. Sur ces zones choisies, les moutons sont mutualisés pour permettre au bétail de se mélanger et de disposer du maximum d'espace. Ce système de mutualisation-clôture bénéficie ainsi tant aux animaux qu'aux exploitants et aux prairies. Piitaq précise par ailleurs à propos des barrières qui entourent les domaines familiaux qu'elles sont surtout destinées aux touristes qui naviguent le long des côtes l'été, pour les informer qu'ils se trouvent en présence de propriétés privées et éviter qu'ils accostent. Je constate ainsi que ces démarcations visent simultanément à affirmer une occupation spatiale vis-à-vis de l'extérieur, à aménager l'espace des moutons, et à garantir une solidarité entre les éleveurs.



Malgré ce fonctionnement, l'économie agropastorale est en mauvaise posture. Au niveau national, elle ne représente que 0,3 % des emplois et les transformations du climat n'engagent pas à son développement. Depuis trois hivers, Piitaaq et Naasu doivent ainsi importer du foin d'Islande pour compléter les stocks et subvenir aux besoins des animaux lorsqu'ils hivernent à la bergerie, augmentant en cela les coûts de production. La vente de la viande de mouton, via des réseaux de distribution sur tout le Groenland, et l'exportation de leur laine vers l'Islande ne permettent plus de dégager un salaire suffisant pour soutenir toute la maisonnée. Pour pallier ce phénomène qui touche l'ensemble des fermes, leur économie se diversifie par l'emploi d'un des deux conjoints — en réalité toujours l'épouse — dans un autre secteur ou en tant que coordonnatrice des activités touristiques estivales de l'exploitation. C'est le cas de Naasu, qui travaille à temps partiel à l'aéroport international de Narsarsuaq, situé à une trentaine de kilomètres de la maison, où elle loue un logement à la semaine. Face à la topographie des lieux, je demande au couple pourquoi elle ne fait pas l'aller-retour journalier en conduisant le quad sur le fjord gelé, comme je l'ai vu faire ailleurs au Groenland. Le trajet serait de courte durée vue la faible distance qui les sépare de Narsarsuaq. Ils m'expliquent qu'il y a une dizaine d'années cela aurait été possible, mais que l'eau ne gèle désormais plus suffisamment pour permettre un passage en toute sécurité. Avec ses enfants, Naasu doit donc emprunter durant une heure le chemin littoral pour contourner la majeure partie du fjord et atteindre le hameau aéroportuaire, où elle passe la semaine avec eux. Piitaaq me signale que nous avons nous-mêmes emprunté cet itinéraire alternatif le jour de mon arrivée, alors qu'il me ramenait de l'aéroport.

Je me rappelle notre trajet et comprends alors le danger auquel Naasu s'exposerait si elle devait l'effectuer au quotidien. Je me souviens avant tout de la recommandation de Naasu, «Mets autant de couches de vêtements que tu peux, et protège ton visage!». Au froid sec des -20 degrés, je revois la luminosité du soleil descendant derrière les montagnes à 15 heures et les manœuvres de Piitaaq pour éviter les trous boueux sur la route sortant de Narsarsuaq. Ensuite, l'arrêt effectué pour mesurer la solidité de la glace en bordure d'une montagne trop escarpée pour être abordée par notre engin, et sa remarque «Si nous allons suffisamment vite, ça devrait aller!». Puis mon souffle coupé par l'élancement du quad dans la dernière partie du fjord et le savant pilotage de Piitaaq pour éviter les nombreuses fissures entre les plaques. Ce moment devait rester gravé dans ma mémoire : entourés des montagnes, dont les plus hautes atteignent 1 200 mètres, nous filions sur

l'eau glacée. Après un quart d'heure de traversée, le quad parvint à la terre enneigée pour rejoindre le bourg de Qassiarsuk, puis s'engager vers la ferme. Cette dernière portion fut complexe à cause des mètres de poudreuse dans lesquels s'enlisa régulièrement le véhicule et qu'il fallut dégager à la pelle. Le voyage s'acheva en retrouvant le fjord, dont les embruns avaient verglacé le chemin menant à l'exploitation. Malgré la débrouillardise de Piitaaq pour éviter ces zones d'insécurité, elles ne manquèrent pas de dévier la trajectoire du quad et, de peu, de nous renverser. Si pour moi la singularité de cet épisode en fait un moment d'exception, ce trajet dangereux impose à Naasu un quotidien pénible, et à Piitaaq une routine d'isolement qui les amènent à questionner leur activité. Je réalise a posteriori les risques encourus ce jour-là, et perçois l'ampleur et l'enchâssement des conséquences du réchauffement climatique qui, pour le moment, n'affecte pas aussi brutalement ma propre vie. Voyant ma préoccupation, Naasu me rappelle qu'ils continuent par affection pour cet environnement et le mode de vie agropastoral, et m'engage à revenir durant l'été, lorsque le tourisme donne un autre visage au village et porte au jour de précieuses espérances.

- **Moutons, touristes et pelleuses : un territoire convoité**

Suivant la recommandation de Naasu, je retourne début juin à Qassiarsuk. Je séjourne durant sept semaines à l'exploitation des Frederiksen, qui louent des chambres aux touristes dans une *guesthouse*. C'est aussi une curiosité toute enfantine qui me pousse à revenir : ma passion de jeunesse pour les peuples vikings. À mon arrivée, alors que je me rue pour admirer les ruines que le bourg abrite, je traverse pour la première fois le village en entier. En quittant la ferme des Frederiksen, située à l'extrémité sud, j'emprunte la *tractor road* qui longe à ma droite la décharge, installée en bordure de fjord, et les prairies en fleurs, à ma gauche. Elle se transforme ensuite en route qui croise les bâtiments du village, qui se dévoilent pour la première fois sans leur couverture neigeuse. Aux infrastructures que j'avais repérées durant l'hiver s'ajoutent l'église de bois rouge, le hangar de mécanique et les bureaux municipaux qui m'apparaissent comme le témoignage tangible du vigoureux tissu relationnel que j'ai côtoyé depuis mon arrivée. Après moins de cinq minutes de marche, le goudron s'estompe et les graviers me conduisent aux ruines pierreuses d'étables et constructions diverses qui occupent les sols sur une centaine de mètres carrés. Alors que je les parcours le sourire aux lèvres, je remarque trois reconstitutions : une habitation

et une église norse, et une maison d'hiver inuite<sup>2</sup>. L'alliance des vestiges, des reconstitutions, des animaux et des fermes active mon imagination et transporte les lieux dans une époque révolue, que la pratique agropastorale relierait à travers les âges. Cette impression est renforcée par des œuvres d'art qui commémorent la période d'occupation par les populations d'éleveurs norse entre le x<sup>e</sup> et le xv<sup>e</sup> siècle. Pourtant, je sais bien qu'il s'agit d'une résurgence qui n'est que territoriale, car ces populations n'ont pas échangé leurs pratiques. En effet, l'élevage a disparu avec les Norse et a ensuite été importé par les administrateurs coloniaux danois pour leur alimentation personnelle vers 1750, dans les premiers temps de la colonisation du pays par le Danemark. C'est autour de 1920, aux prémices de l'industrialisation du Groenland et du mouvement d'émancipation politique que l'agropastoralisme est adopté par des familles groenlandaises en tant qu'activité économique. Elles choisissent Qassiarsuk pour la développer, langue de terre alors inoccupée. Au fil des ans, c'est sur cette production que le village se développe pour façonner son visage actuel.

En 2018, l'inscription sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco de Qassiarsuk ainsi que de quatre autres sites présentant un agropastoralisme passé ou présent honore cette histoire et engage un vaste plan de conservation et d'aménagement touristique qui augurent une augmentation de la fréquentation estivale<sup>3</sup>. Les locaux tirent néanmoins profit de cette histoire dès les années soixante, à travers des visites des vestiges et des bergeries qui mettent en scène l'ancrage territorial de leurs pratiques. Le café Thorhildur, du nom de la femme d'Erik le Rouge, le navigateur norse qui fonda la colonie de Qassiarsuk en 985, ainsi que le recours à l'ancien nom islandais du village, Brattahlíð, par les prestataires touristiques exemplifient cette stratégie. En juillet 2018, ma location dans la *guesthouse* des Frederiksen m'amène à assister au défilé des touristes qui effectuent le «Tour des fermes», attraction phare pilotée par une entreprise locale. Commencé par les Frederiksen, ces expéditions d'une dizaine de personnes randonnent de ferme en ferme, où elles passent la nuit, pendant que les éleveurs déplacent, en 4×4, leurs bagages. La quiétude des pâturages est alors remplacée par ce ballet qui effectue inlassablement la même ronde et fait naître un sentiment d'artificialité. Après avoir perçu les difficultés de l'hiver et les appréhensions sur

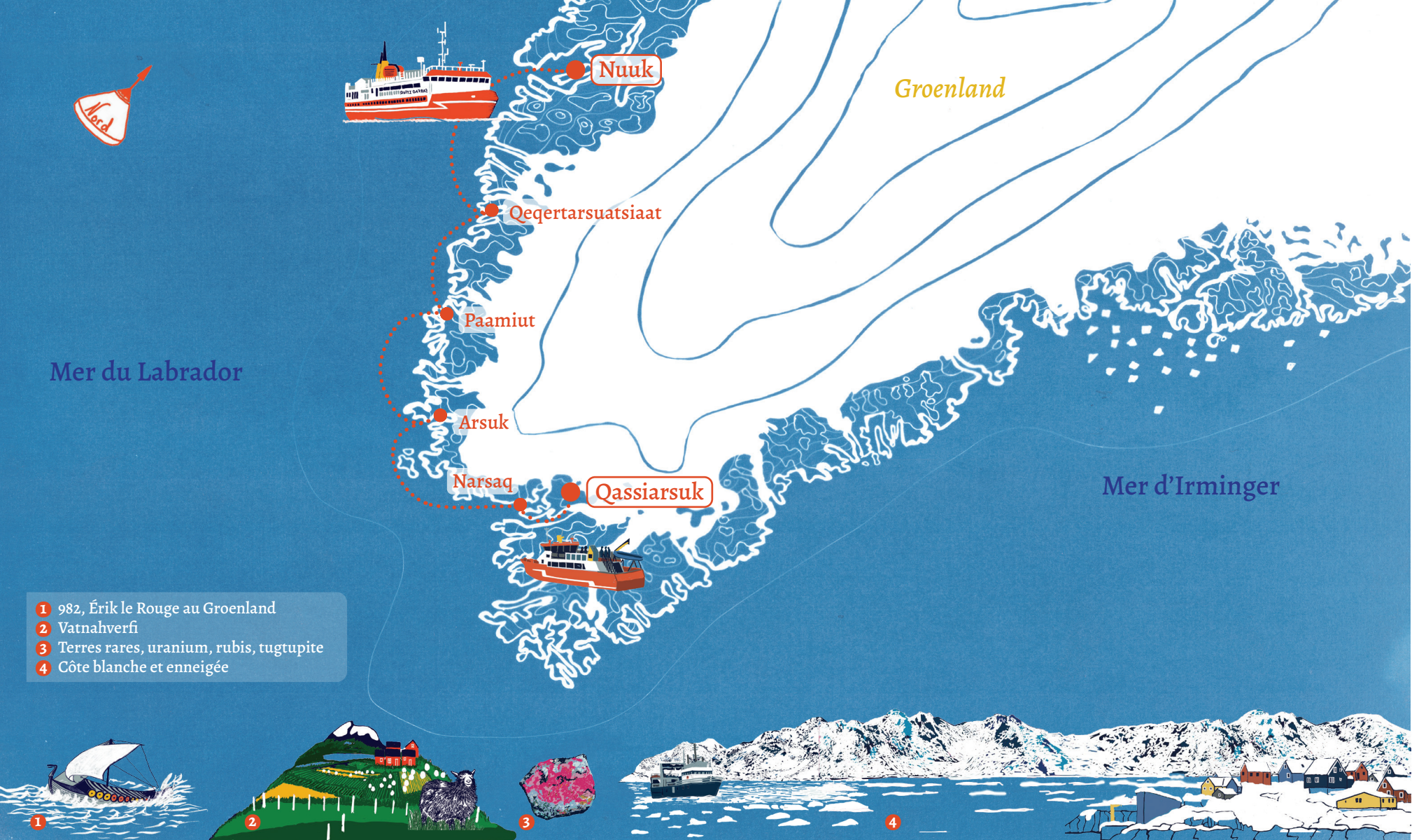
l'avenir écologique et productif, je me demande si la mise en tourisme et l'augmentation de la fréquentation sont les meilleures solutions. D'un autre côté, l'animation des rues, l'intérêt des voyageurs et l'activité de ces mois estivaux me réconfortent après le triste état des lieux climatique.

Une année après mon passage, je séjourne à Narsaq, ville située à l'extrémité de la péninsule à cinquante kilomètres de Qassiarsuk. J'emprunte la *tractor road* pour arriver à une montagne bien connue des Groenlandais : la montagne Kuannersuit est l'objet d'un gigantesque projet d'extraction d'uranium, de terres rares et de zinc qui divise la population. Mais après dix années de soutien gouvernemental, les élections d'avril 2021 remportées par une coalition opposée à l'exploitation de l'uranium font désormais planer le doute sur l'avenir de ce projet. La montagne Kuannersuit avoisine un massif site géologique, Killavaat Alannguat, qui a obtenu une licence d'exploitation en 2020 et pourrait sous peu entrer en production. Ces deux sites miniers reflètent le déploiement du secteur extractif, qui n'est pas sans poser nombre de questions environnementales de cohabitation. Les éleveurs s'élèvent déjà contre les explosifs et les chantiers d'extraction, ainsi que la densification de la population et du trafic qui pourraient altérer leurs activités. En avril 2021, ils sont ainsi 75% à avoir voté pour les partis s'opposant au site minier de Kuannersuit. Entre ces corporations minières dont les campagnes de prospection se rapprochent toujours plus de Qassiarsuk et les entrepreneurs touristiques à la recherche des paysages arctiques et agropastoraux, je sais en me promenant le long des pâtures que les moutons et les multinationales seront bientôt amenés à se les disputer.

2 Le terme «Norse» désigne l'ensemble des peuples scandinaves de l'époque, dont font partie les Vikings. La maison d'hiver est l'ancien habitat inuit, fait de pierres et de tourbe, et fut en usage jusqu'en 1950 dans certains lieux.

3 En ligne : [<https://whc.unesco.org/fr/list/1536/>].





- 1 982, Érik le Rouge au Groenland
- 2 Vatnahverfi
- 3 Terres rares, uranium, rubis, tugtupite
- 4 Côte blanche et enneigée

#### **Qassiarsuk → Nuuk**

Pour cette première transition, nous prenons notre temps et délaissions l'avion au profit de l'express côtier qui rythme la vie de la côte sud-ouest du Groenland. Il faut pour cela d'abord rejoindre Narsaq via la *tractor road*

quand la route est empruntable ou par les petits bateaux de la compagnie Disko. Là, l'embarquement sur l'express côtier peut s'effectuer.

Un départ en soirée, et une arrivée à Nuuk au matin, après deux nuits dans le bateau, et une journée à contempler la nature. Trois courts arrêts dans des localités pour casser

la monotonie, et des parties de cartes. De la nature, de la nature, des montagnes et rochers sur des centaines de kilomètres. Le temps de lire le célèbre livre *Ímaqa* de Flemming Jensen, avec la scène de l'arrivée sous les hurras du *Poisson blanc*, le bateau d'approvisionnement de la compagnie Royal Greenland, chargé notamment d'une cargaison de papier toi-

lette et d'un chanteur lyrique attaché à l'Opéra royal du Danemark accompagné d'un piano.  
**Benoît Goffin**